

## Etudes comparées de la fonction poétique

M. Yves BONNEFOY, professeur

Le cours a repris cette année l'étude du rôle dans la peinture de ce que l'on avait proposé, l'an passé, d'appeler l'« image », ce système de représentations, de valeurs par quoi les éléments du tableau sont doués par le peintre d'un sens qui les constitue en un monde, imaginaire mais cohérent, attrayant, cause de rêves, de nostalgies. Et pour ce faire on s'est attaché à nouveau à la peinture qui fut faite en Italie, et surtout à Rome, au Seicento, mais ce ne fut pas sans avoir à revenir à des problèmes et à des événements de plusieurs époques antérieures, fin du Moyen Age ou débuts de la Renaissance.

En rencontrant Adam Elsheimer, le troisième grand peintre — avec Annibal Carrache et Caravage — des années 1600-1610, en considérant à loisir des œuvres apparemment aussi différentes que sa *Dérision de Cérès*, toute trempée de vie onirique, et ses admirables dessins de simple nature dans la lumière du jour, on a mieux compris, en effet, ce que certaines bizarreries de la carrière de Carrache ou de Caravage avaient déjà donné à entendre : à savoir que la peinture de paysage est un des lieux où se produit le combat du rêve et de l'évidence, où s'articule la dialectique, par conséquent, du tableau et de l'image. Et on en a conclu que ce genre longtemps tenu pour mineur était en fait le cœur même de l'expérience du peintre, et plus censuré peut-être, dès l'origine, que méconnu.

Il fallait donc revenir sur ses manifestations antérieures ; et dégager les grandes catégories qui ont réglé son rapport au monde. A l'aide d'une différenciation des notions de « terre » et de « nature » — tout à fait distinctes bien que complémentaires — on a étudié quelques œuvres, dont celle de Giovanni di Paolo, au XIV<sup>e</sup> siècle, et des témoignages du même siècle, ainsi celui de Pétrarque après sa fameuse ascension du Mont Ventoux, puis on a posé le problème du paysage au Quattrocento, dans le contexte d'une culture dominée par le regard, et les demandes, de l'architecte. Ces réflexions ont conduit à une analyse de certains aspects de l'œuvre de Piero della

Francesca, et notamment de la *Flagellation*, dont on a proposé une interprétation en relation avec les *Triumphes*. Cette étude doit faire l'objet d'une publication.

Le séminaire de la *deuxième heure* a été consacré à une recherche qu'on peut intituler : *Vers et Prose*, car il s'agit d'étudier la relation qui s'est établie en Europe, depuis la Renaissance, entre le projet du poème, le plus souvent associé à une préoccupation pour les mètres et les rythmes, et la parole de prose, celle qui porte le récit, le roman, l'essai et la communication ordinaire (action, communication, vie affective en ses situations quotidiennes). Entre ces deux emplois du langage les échanges sont peut-être, en effet, plus fréquents qu'on ne pourrait croire. On écrit un poème, mais la conscience qui œuvre reste déterminée, pour une part, par la parole de prose, qui contrôle nombre de ses associations, de ses jugements ; et il y a donc là occasion de conflit — ou de collaboration — au sein même de la genèse de l'œuvre, c'est-à-dire aux moments où se décident les formes que va révéler et garder son écriture. Cette « collaboration » peut aller, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle surtout, jusqu'à l'acceptation par le poète en son texte d'un *aspect de prose*, qui fait parfois authentiquement sa place au « génie » de la prose, mais parfois aussi n'est qu'une façon de le prendre au filet d'une poésie nouvelle et plus subtile. — Réciproquement la parole de prose peut être saisie, alarmée, par un souci poétique qui l'imprègne fugitivement ou durablement de cette structure formelle — structure de sons et de rythmes — qui va de pair avec lui. « Prose » et « vers » ne sont pas deux genres à placer l'un à côté de l'autre, mais deux expériences qui ont lieu au même moment ou presque dans le même esprit au travail, et le poétique est peut-être plutôt l'observation et la maîtrise de cette cohabitation que le choix continu du vers, de la forme, contre la prose qui, elle, ouverte, sans récurrences mythiques, sans rêve métaphysique sur le temps, n'aurait cure que des notions.

Le problème est vaste, et ne peut être défini plus avant sans des coups de sonde où se préciseraient d'abord ses aspects à proprement parler historiques : car la dialectique « vers et prose » ne peut qu'avoir été affectée par la substitution moderne de la conceptualisation à la pensée symbolique. La surdétermination prosodique des poèmes d'Edgar Poe, par exemple, ne dit-elle pas la lutte de son esprit — ce lieu toujours des symboles — contre ce besoin d'inférer, de déduire, de conceptualiser, qui apparaît à découvert, au contraire, dans les plus fameux de ses récits ? L'énigme de Poe relève autant de l'histoire que du psychanalyste. Et « vers et prose », cela pourrait être ainsi un des sismographes nécessaires à l'étude des bouleversements qui ont affecté la culture. La plupart des grandes œuvres depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle à tout le moins — je cite au hasard Chateaubriand ou Guérin, Hugo, Baudelaire, Rimbaud, pour m'en tenir à la France — prêtant leur page à ce sismographe.

Le projet de cette année n'a été que de commencer à comprendre comment on pourrait concevoir l'instrument, comment on pourrait le porter chez

certains auteurs, et cela sans autre programme que les intérêts plus particuliers de certains auditeurs du séminaire qui poursuivent sur des plans articulables à celui-ci des recherches riches de sens.

Successivement nous avons entendu Jérôme Thélot, de la Fondation Thiers (« Laquelle est la vraie ? » : une lecture d'un poème en prose de Baudelaire), John Naughton, professeur à Colgate University (U.S.A.) (Fiction et poème dans l'œuvre de Louis-René des Forêts), James Lawler, professeur à l'Université de Chicago (Trois des *Illuminations* de Rimbaud), Dominique Combe, professeur à l'Université d'Avignon (Le mètre et le rythme : *Marine* et *Mouvement* de Rimbaud entre vers et prose), Michèle Finck, maître de conférences à l'Université de Strasbourg (Rilke et la question de la prose : les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*), Michael Edwards, professeur à l'Université de Warwick (G.-B.) (Le passage du vers à la prose dans l'expérience d'un poète de langue anglaise), Bertrand Marchal, chargé de cours à l'Université de Reims (Mallarmé : vers et prose), Gabrielle Malandain, maître de conférences à l'Université du Mans (Nerval, Vers et prose dans *Les Filles du Feu*), Odile Bombarde, maître de conférences au Collège de France (« La Femme noire » de Jouve : un récit de rêve et un poème).

A ces communications s'en sont ajoutées deux autres qui portaient sur des problèmes plus généraux de la poétique et leur cherchaient des champs imprévus. Bernard Saladin d'Anglures, professeur à l'Université Laval (Québec), a parlé de la façon dont la société inuit prépare en permanence, dans l'éducation des enfants, sa réserve d'esprits capable de transgresser les catégories de pensée et de gérer les crises (ce qui s'applique à la poésie). Et Patrice Hugues, l'auteur du *Langage du Tissu*, a répondu à notre question sur ce qui pourrait être une poétique de cette parole qu'est le tissage. Enfin, dans une séance supplémentaire du séminaire, le 7 juin, Yves Charnet a présenté à quelques-uns d'entre nous sa thèse en préparation sur « l'énergie de l'ennui chez Baudelaire ».

Plusieurs professeurs du Collège de France ont porté cette année une part de leur enseignement à la maison Descartes à Amsterdam. Ce fut le cas pour cette chaire aussi, et quatre leçons y ont été consacrées à la Poétique de Mallarmé, ou plutôt à sa formation dans *Hérodiade* et les premiers poèmes du *Faune*.

Michael Edwards, qui est intervenu dans le séminaire, avait été invité par l'Assemblée des Professeurs à donner une conférence au Collège de France. Elle eut lieu le 9 février 1990 sur le sujet : « Attendre, de T.S. Eliot à S. Beckett ».

Y. B.

## PRINCIPALES PUBLICATIONS

*Début et fin de la neige*, poèmes, avec des illustrations de Geneviève Asse, Genève, Jacques T. Quentin éditeur, 1989, 54 p.

*Encore les raisins de Zeuxis / Once more the grapes of Zeuxis*, poèmes, texte français et traduction anglaise en regard par Richard Stamelman, avec des gravures de George Nama, Montauk, New York, Monument Press, 1990, 44 p.

*Une Hélène de vent ou de fumée*, poème, avec trois lithographies d'Eduardo Chillida, Paris, Editions F.B., 1990, 20 p.

*Jérôme Bost*, Roubaix, Brandes, 1990, 24 p.

« Poésie et Liberté », dans *Les Usages de la liberté*, textes des conférences et des entretiens organisés par les XXXII<sup>es</sup> Rencontres Internationales de Genève (1989), pp. 167-186, suivi d'un entretien, pp. 186-199, Neuchâtel, La Baconnière, 1990.

Préface à *Renaissance et Baroque*, dessins italiens du Musée de Lille, catalogue de l'exposition du Musée de Lille, Milan, Fabbri Editori, 1989, pp. 5-7.

Résumé du cours « La Poétique et le "culte" des images : expériences et réflexions du XVII<sup>e</sup> siècle italien », dans *Annuaire du Collège de France*, 1988-1989, pp. 625-655.

« Etienne Durand », *Recueil*, Seyssel, n° 14, février 1990, pp. 5-17.

« Le quatre-cent et unième livre », dans *En français dans le texte, Dix siècles de lumières par le livre*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1990, pp. 11-13.

« Existe-t-il des "hauts lieux" ? », dans *Hauts Lieux, une quête de racines, de sacré, de symboles, Autrement* n° 115, mai 1990, pp. 14-19.

« La vie errante », dans « Hommage à Antonio Ramos Rosa », *Le Courrier du Centre international d'études poétiques*, Bruxelles, n° 185-186, janvier-juin 1990, pp. 49-51.

« Le lieu, l'heure, la mise en scène », dans *Nanterre Amandiers : les Années Chéreau, 1982-1990*, Paris, Imprimerie Nationale, 1990, pp. 15-19.

« Devant la Sainte-Victoire », dans *Sainte-Victoire, Cézanne 1990*, Aix-en-Provence, catalogue de l'exposition du Musée Granet, 1990, pp. 297-301.

« L'Italie et la Grèce », *Levant, Cahiers de l'espace méditerranéen*, Herzlyia, Israël, n° 3, juillet 1990, pp. 190-193.

« Crier le nom », introduction aux *Poésies* de Gilbert Lely, Paris, Mercure de France, 1990, pp. 11-21.

« Tiepolo à la fin d'un monde », dans *Tout l'œuvre peint de Tiepolo*, Paris, Flammarion, 1990, pp. 5-10.

« Alain Morin », introduction à *Pour quel temps inconnu* d'Alain Morin, Mortemont, Rougerie, 1990, pp. 7-8.

« Deux poèmes de John Donne » (tr. de « A Hymne to Christ, at the Authors last going into Germany » et de « Hymne to God my God, in my sickness ») *Palimpsestes*, Publications de la Sorbonne Nouvelle, n° 2, 1990.

*Berichte in Traum* (Récits en rêve), traduction allemande de Friedhelm Kemp, Stuttgart, Klett-Cotta, 1990, 144 p.

*Waar de Pijl Terugvalt* (*Là où retombe la flèche*), traduction néerlandaise de Jan H. Mysjkin, Amsterdam, Picaron Editions, 1990, 28 p.

*Den Andra Jorden* (*Terre seconde*), essais choisis et traduits en suédois par John Sundkvist, Stockholm, éd. Legenda, 1990, 204 p.

« Homage to Jorge Luis Borges », tr. John T. Naughton, *New Literary History*, Charlottesville, Virginie, U.S.A., vol. 21, n° 1, Autumn 1989, pp. 163-173.

« Premessa », *Dizionario delle mitologie e delle religioni*, vol. 1, Milan, Rizzoli, 1989, pp. V-XVII.

« The Hawk » (« L'Épervier »), « The Trees » (« Les Arbres »), tr. Emily Grosholz, *The Hudson Review*, New York, XLII, 3, Autumn 1989, pp. 447-448.

« What was Without Light » (*Ce qui fut sans lumière*), tr. John T. Naughton, *The Tel-Aviv Review*, Tel-Aviv, Israël, vol. 2, Fall 1989-Winter 1990, pp. 87-99.

« Lifting Our Eyes from the Page » (« Lever les yeux de son livre »), tr. John T. Naughton, *Critical Inquiry*, The University of Chicago, n° 16, Summer 1990, pp. 794-806.

« La traduzione della poesia » (« La traduction de la poésie »), tr. Marisa Ferrarini, *Testo a fronte*, Milan, n° 1, octobre 1989, pp. 75-81.

« L'Entroterra della parola » (titre de l'éditeur), pages traduites par Cesare Greppi et Gabriela Caramore et présentées par Stefano Agosti, *Leggere*, Milan, n° 18, février 1990, pp. 46-51.

#### AUTRES ACTIVITÉS

« La liberté par les mots », conférence des Rencontres internationales de Genève en 1989 (*Les Usages de la liberté*), Genève, 5 octobre 1989.

« Yeats and the French Poet », conférence à Yale University, New Haven, CT, 30 mars 1990.

« André Breton et Giacometti : l'objet invisible », conférence du colloque *Word and Image*, Zürich, 30 août 1990.

Conférences et lectures : Seton Hall University, City University of New York, Hunter College, Salle de lecture française de Prague, Ecole des Hautes Etudes Françaises de Gand, Université de Gand, Institut Français de Naples, Université de Naples, Istituto di Studi Filosofici de Naples, Fondation Montale à Rome et Reggio-Calabria, Instituts français de Cologne et d'Aix-la-Chapelle, Institut Heinrich Heine à Düsseldorf, Musée de Grenoble, Maison Descartes à Amsterdam, Centre Départemental de la Culture de Nîmes, Université d'été du Haut-Allier, à Langeac, British Council de Paris, Musée de Cluny.

Entretiens avec Nicole Zand (*Le Monde*, 6 décembre 1989, p. 22), Jean-Pierre Attal (*La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 2, novembre 1989, pp. 14-16), Robert Loye et Noëlle Morinière (*Voyelles*, Strasbourg, n° 8, juin 1989, pp. 1 et 7).